

LES PRISONNIERS ET LA DEPORTATION

Paul BRUSSON
Ancien prisonnier.
Président de l'Union Liégeoise
des Prisonniers politiques.

"Je fais un nœud dans mon mouchoir
pour me rappeler que j'existe".

ARNAUX

INTRODUCTION

Près de 250.000 Belges et étrangers résidant dans notre pays au début de la guerre ont été déportés en Allemagne entre fin mai 1940 et mai 1945, à savoir les *prisonniers de guerre* dans les Stalags et les Oflags, les *prisonniers politiques* dans les camps de concentration, les *Juifs* dans les camps d'extermination, et les *déportés au travail obligatoire* dans l'industrie nazie.

50.000 y ont perdu la vie, la plupart dans les conditions effroyables des camps de concentration et d'extermination.

Dans un monde en effervescence dans lequel nous vivons tous en anxiété, dans un monde où dans trop de pays, on meurt de faim, on s'entre-tue, on emprisonne, on avilit, on torture, on exécute, dans un monde où les valeurs humaines sont remises en question, il est plus que jamais important que la jeunesse soit informée de ce passé tragique que fut l'ère nazie,

il est important que l'on se souvienne de cette idéologie criminelle, barbare qui a fait des millions de victimes, si l'on ne veut pas que de nouvelles générations connaissent le même sort. Car la jeunesse porte tous nos espoirs et nous devons tout faire pour lui épargner le sort que nous avons subi.

LA DEPORTATION

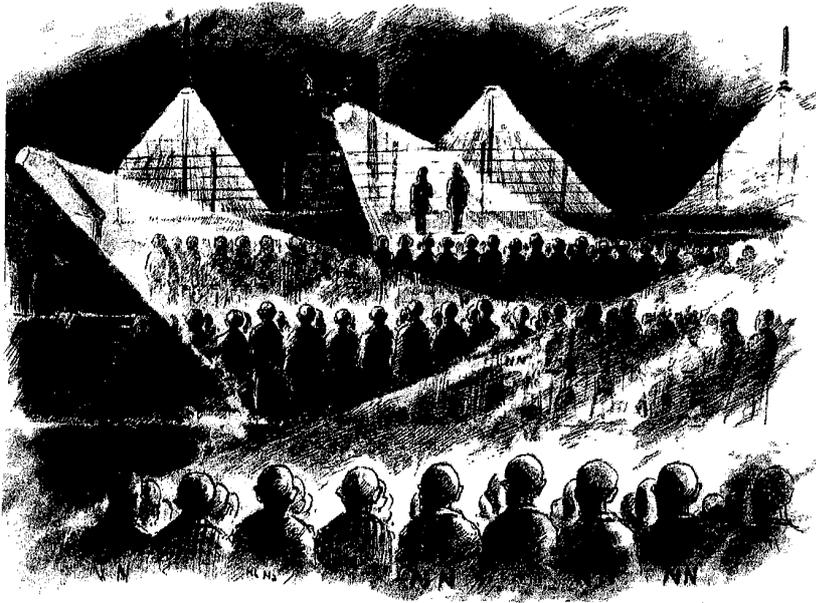
Il convient d'avertir le lecteur du fait que, dans notre pays, la déportation n'a pas été uniquement celle des déportés raciaux et des prisonniers politiques.

Le terme peut s'appliquer tout d'abord à nos militaires lesquels, après la débâcle de notre armée en mai 1940, ont été envoyés en captivité en Allemagne dans les camps de prisonniers de guerre.

Ils furent ainsi quelque 125.000 soldats et officiers, à être emprisonnés dans les Stalags et les Oflags.

100. Dachau, camp de concentration.





101. L'appel.

Au printemps de 1941, (après la libération des prisonniers de guerre flamands) il restait plus ou moins 65.000 prisonniers de guerre (francophones) qui allaient ainsi subir une captivité de 5 années.

Le terme est appliqué également à l'égard des déportés au travail obligatoire en Allemagne. A dater du mois d'octobre 1942, 50.000 de nos compatriotes ont ainsi été contraints de travailler au bénéfice de l'industrie nazie.

La déportation a été également celle de Juifs, la plupart non-belges qui résidaient dans notre pays bien avant le début de la guerre. Quelque 30.000 hommes, femmes et enfants ont été déportés, dès le mois d'août 1942, vers les camps d'extermination de Pologne, et tout particulièrement à Auschwitz, victimes de la "solution finale" décidée par le pouvoir nazi. La grande majorité de ces malheureux a été exterminée dans les chambres à gaz de ces camps. A peine 2.000 ont miraculeusement survécu au génocide.

Et puis, il y a la déportation des prisonniers politiques arrêtés, dans notre pays surtout, pour des faits de résistance à l'ennemi.

Sans autre forme de procès, après avoir été interrogés, torturés sou-

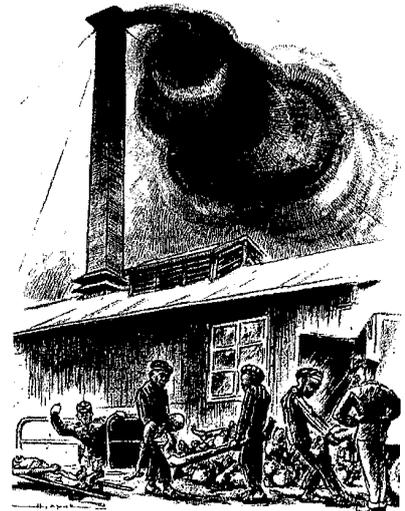
vent, ils furent incarcérés dans les camps de concentration nazis créés dès le mois de mars 1933 en Allemagne d'abord, à Dachau, à Buchenwald, à Ravensbrück notamment, en Autriche ensuite, à Mauthausen, en Tchécoslovaquie, à Theresienstadt, en Pologne, à Auschwitz, et après en France, à Natzweiler. Mais il y avait aussi Breendonck dans notre pays, et nombre de prisons, citadelles et forteresses dans la plupart des pays occupés par les armées nazies.

Au total, plus de 2.000 lieux d'emprisonnement, d'incarcération, de déportation et d'extermination

créés entre 1933 et 1945 ont vu défiler des millions d'hommes, de femmes et d'enfants de tous les pays d'Europe dont quelque 9.000.000 ont péri dans les conditions qui sont bien connues maintenant.

Parmi ces victimes, près de 14.000 de nos compatriotes.

Il est utile, dès lors, de présenter cet univers concentrationnaire pour rappeler à tous ceux qui l'ont oublié et apprendre à ceux qui sont trop jeunes pour le savoir, si ce n'est par oui-dire, à quels résultats effroyables a inexorablement abouti l'application des principes qui constituaient le fondement du régime nazi : croyance en la supé-



102. Le crématoire.

103. Buchenwald. L'intérieur d'un block de type "établi à chevaux" où s'entassaient jusqu'à plus de mille détenus.



riorité du peuple germanique, volonté de domination et d'expansion, asservissement ou destruction des races dites inférieures, exaltation de la violence, de la guerre comme moyen d'imposer son idéologie, ses conceptions de vie.

Ce rappel douloureux des conséquences du nazisme devrait constituer la meilleure mise en garde contre la reconnaissance d'un tel régime.

Cela est-il encore nécessaire aujourd'hui ?

Hélas oui, et le témoignage des rescapés reste indispensable car le nazisme a laissé dans de nombreux pays des séquelles d'esprit de revanche et de haine, de discriminations raciales, de nostalgie de la violence.

Depuis longtemps déjà, on assiste à des campagnes de diffusion de croix gammées, de slogans antisémites, racistes, nationalistes, à des attentats contre les étrangers. Un peu partout en Europe, et même dans notre pays, des associations pro-nazies, des partis d'extrême-droite ont vu le jour et il est bien certain qu'ils constituent un réel danger pour la démocratie et il appartient à la génération actuelle et à venir de se défendre afin de préserver et de conserver nos libertés.

N'oublions pas que les partisans d'Hitler n'étaient qu'une poignée en 1930. Moins de 10 ans plus tard, ils mettaient l'Europe à feu et à sang, entraînant derrière eux la majorité du peuple allemand, la minorité opposante ayant été réduite au silence par une terrible répression.

En 1939, il y avait déjà des milliers d'Allemands dans les camps de concentration tandis qu'un grand nombre d'adversaires du régime nazi avaient pris le chemin de l'exil.

Pourtant, parmi ceux qui avaient soutenu le régime hitlérien jusque dans ses pires excès, beaucoup étaient au départ des hommes ordinaires, avec leur possibilité de

réaliser des choses valables, mais aussi avec leurs faiblesses, leurs possibilités de cruauté.

Et cependant, ils se sont laissés séduire par les théories de destruction nazie, par la perspective de dominer les autres par la seule force.

Nombre d'entre-eux ont participé à froid à des actes qu'un homme normal en proie à la plus folle colère se refuserait à commettre.

Certains ont même accepté de se soumettre dès leur prime jeunesse

à un entraînement systématique ayant pour but de les rendre aptes à torturer et à tuer sans que leur sensibilité réagisse. Il s'agit bien sûr des S.S.

Ce qui s'est passé hier peut se reproduire demain si on oublie la leçon du passé et les millions de morts qu'elle a coûtés. Car la route qui aboutit à l'instauration des camps de concentration est une voie ouverte à tous les peuples, si spécifiques soient-ils de tempérament, car c'est une voie en pente sur laquelle il est difficile de s'arrêter une fois engagé.

C'est ce que les rescapés des camps nazis disaient déjà au lendemain de leur libération et il faut malheureusement constater que dans de nombreux pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Sud, des dictatures ont régné ou règnent encore en maîtres, des dictatures où on a arrêté arbitrairement, emprisonné, torturé, exécuté et où on arrête encore, où on emprisonne, où on torture, où on exécute toujours. C'est ce que révèlent régulièrement les rapports d'Amnesty International.

C'est ce que nous répétons encore aujourd'hui, car nous sommes toujours résolus à empêcher tout



104. Libération du camp de Flossen-
burg, 20 avril 1945.

105. Libération du camp de Dachau, 30 avril 1945.



ce qui pourrait favoriser la renaissance de ce que nous avons connu sous l'occupation ennemie.

Et si, à chaque occasion, nous nous faisons encore entendre, en nous adressant tout particulièrement à la jeunesse qui porte tous nos espoirs, c'est afin de lui épargner ce que nous avons connu. Il ne faut plus qu'il y ait encore des Auschwitz, des Buchenwald, des Dachau, des Neuengamnen, des Mauthausen, des Ravensbrück, des Sachsenhausen.

DE BREENDONCK A MAUTHAUSEN

Mauthausen, une petite ville autrichienne, au bord du Danube, près de la ville de Linz. Le site est agréable, joli, les maisons, les auberges au bord du fleuve ont des couleurs dont les tons pastels s'harmonisent avec la douceur du paysage. Les habitants donnent l'image de l'Autriche touristique, souriante, hospitalière.

Mauthausen, c'est aussi le nom d'un camp de concentration nazi,

construit dès 1938 comme une forteresse au sommet de la colline dominant le village. Une forteresse de pierres de granit arrachées à la carrière par des hommes et transportées par eux jusqu'au sommet par un escalier de 186 marches de hauteurs inégales et branlantes. Tout ce qui est pierre à Mauthausen vient de la carrière, ces pierres qui ont causé la mort de milliers de prisonniers.

En effet, c'est là que furent détenues près de 200.000 personnes dont 4.700 femmes et 15.000 enfants et adolescents.

Plus de 100.000 ont succombé de faim, de froid, d'épuisement suite aux travaux forcés, de maladies, de coups, pendues, tuées, gazées.

C'est le 10 mai 1942, dans le courant de la nuit, que le premier convoi de 120 prisonniers politiques belges, tous résistants, est arrivé à Mauthausen. Après avoir été rassemblés à Breendonck, venant de différentes prisons du pays, nous avons été transportés dans des wagons à bestiaux, couchant à

même le sol, avec très peu de nourriture et cela durant 60 heures.

En arrivant, déjà épuisés par ce long voyage, dans la nuit sombre, dans une petite gare inconnue, nous avons été accueillis par des soldats dont les uniformes portaient des têtes de mort et des tibias. Nous venions de découvrir des S.S. dont nous avons entendu parler, de sinistre réputation.

Où étions-nous arrivés ?... Nous l'ignorions.

Avec force hurlements et les aboiements des chiens, avec des coups déjà, nous avons été extraits des wagons puis disposés en rangs par cinq, formant ainsi une colonne qui s'est immédiatement mise en route.

La colonne est entrée dans une localité où nous avons emprunté une rue dont les volets des maisons étaient clos et dans un silence troublé par les cris des S.S., les aboiements des chiens et le martèlement des pas sur la route pavée.

Au bout d'une demi-heure, la colonne a quitté la route pour s'engager dans un petit chemin empierré serpentant sur le flanc de la colline, entre quelques fermes isolées. Après un bon quart d'heure, le chemin est devenu plus pentu, plus dur, sinuant entre deux versants abrupts. La colonne s'est allongée, les S.S. criaient, frappant les traînants à coups de crosse de fusils.

Tout à coup dans la nuit noire, car il devait être près de minuit, la colonne est arrivée près du sommet de la colline et nous avons découvert une longue et haute muraille de pierres surmontée de fils barbelés, garnie de plusieurs tours de guet, le tout balayé par des projecteurs.

Arrivés devant une grande porte, nous avons remarqué qu'elle était surmontée d'un aigle tenant dans les serres l'emblème nazi. Nous sommes entrés dans une longue cour fortifiée puis, après l'avoir

106. Les "célèbres" marches de Mauthausen.



parcourue, nous avons gravi un large escalier de quelque vingt marches et nous sommes arrivés devant une autre grande porte percée dans une construction érigée dans un mur d'enceinte, construction constituée par deux tours carrées reliées par un pont et coiffées, chacune, d'un pavillon vitré d'apparence chinoise.

Dans les tours, des sentinelles S.S. veillaient avec des mitrailleuses braquées sur nous tandis qu'un puissant projecteur balayait alternativement l'extérieur et l'intérieur du camp.

Nous sommes alors entrés dans une très longue cour bordée de baraques en bois et la porte s'est refermée sur nous, les S.S. avant de se retirer, nous ayant confiés à des hommes bien portants vêtus de costumes rayés de bagnards. Nous avons été alignés à l'entrée de la cour puis hâtivement questionnés par ces hommes qui ont dépouillé ceux qui avaient conservé un colis. Déjà, certains ont reçu des gifles ou des coups de poing. Nous avons ensuite été dirigés vers une baraque, à droite et on nous a fait descendre un escalier étroit donnant accès à une grande cave bien éclairée dans laquelle il y avait d'autres hommes en vêtements rayés.

Nous avons reçu l'ordre de nous dévêtir complètement et de déposer tout ce que nous possédions encore : montre, bracelet, alliance, etc... puis nous avons été pris en charge par des coiffeurs qui nous ont tondu partout, nous faisant même grimper sur un tabouret pour atteindre nos endroits les plus intimes, le raffinement étant de nous faire une bande au milieu du crâne (une "Strasse") avec une tondeuse plus fine.

Nous avons ensuite été littéralement poussés vers une pièce voisine, une très grande salle de douches dans laquelle nous avons été douchés, aussi bien avec de l'eau bouillante que de l'eau froide.

Pendant ce temps, les hommes qui nous avaient accueillis frappaient

et repoussaient sous les douches ceux qui voulaient se retirer ; cela paraissait bien les amuser.

Au bout d'un certain temps, nous avons repris place dans la première salle, sans avoir de quoi nous essuyer et nous avons reçu une chemise, un caleçon long et des sandales à semelles de bois.

Après notre sortie de ces salles, nous avons été emmenés vers le fond de l'immense cour et, après notre introduction dans un nouvel espace fermé par de hauts murs, nous avons été introduits dans une baraque, cela avec force hurlements et coups de matraque, et puis dans une grande chambre où nos gardiens nous ont fait coucher à même le sol, toujours en criant et en donnant des coups afin que nous nous tassions les uns contre les autres. Puis ils ont décroché les fenêtres en disant que l'air froid était bon pour la santé. Nous avons quand même eu droit à une couverture.

Nous ne savions pas encore que nous étions entrés dans un monde inhumain, un bagne où des bandits, à la solde de S.S., allaient nous imposer une discipline de fer, cruelle, sans limites.

Vers 5 heures du matin, nous avons été éveillés par ces individus, peu nombreux, mais nantis d'une matraque, qui nous ont fait lever en hurlant des mots que nous ne comprenions pas encore et, tout en recevant des coups, nous avons été poussés dehors, dans une courette longeant toute la baraque de plus ou moins cinq à six mètres de largeur.

Alignés par cinq, comptés et recomptés par un de ces hommes puis par un S.S., nous sommes restés debout pendant plus d'une heure.

Entre-temps, deux hommes avaient apporté un bidon qui devait contenir un liquide. Après l'appel, celui qui devait être le chef nous a harangués puis il a renversé une partie du contenu du bidon, une espèce de bouillon, en disant que nous n'avions pas le

droit d'en obtenir, n'ayant pas été obéissants. Ce sont des camarades du convoi qui parlaient la langue allemande qui nous l'ont dit par la suite.

Nous avons très faim évidemment. Néanmoins, nous sommes restés toute la matinée dehors, recevant une veste rayée, un pantalon et un béret rayés également, ainsi que deux morceaux de toile blanche sur lesquelles on avait imprimé un numéro de matricule et la lettre B. Nous avons reçu aussi une plaque bracelet en métal avec le même numéro matricule. Nous avons perdu notre identité, nous n'étions plus que des numéros.

Toute la journée allait se dérouler à coudre nos numéros sur la veste et le pantalon, à apprendre, en langue allemande, tout ce qu'il convenait de savoir pour vivre dans le camp : comment s'aligner correctement, comment marcher en rangs, faire demi-tour, comment saluer surtout en enlevant le béret. Tout cela, toujours avec force cris et coups souvent.

Nous avons alors appris que nous étions dans un camp de concentration, du nom de Mauthausen, en Autriche, qu'il y avait déjà de nombreux prisonniers dans le camp depuis 1938, des Allemands, des Autrichiens, des Polonais, des Tchèques, des Russes ainsi que des Espagnols.

Nous avons appris que nous étions dans un bloc (baraque n° 16) de quarantaine pour quelques jours, mais que nous allions néanmoins être affectés à des travaux à l'extérieur, soit à des travaux de terrassement pour la construction d'une plaine de sports pour les S.S. et d'une annexe du camp ou à la carrière.

À midi, nous avons encore subi un appel sur place, puis nous avons reçu un bol d'un litre de soupe aux rutabagas. Nous avions tellement faim que cette soupe nous a régales, et pourtant !...

Le reste de la journée s'est déroulé comme le matin, toujours dehors, car nous ne pouvions entrer dans

le bloc constitué de deux chambres situées de part et d'autre de trois petites pièces centrales, celle du milieu pourvue d'une grande vasque pour se laver, les deux autres, d'urinoirs et de sièges de W.C. non pourvus de parois de séparation.

Le soir, vers 18 heures, nouvel appel puis distribution d'un morceau de pain presque noir, d'environ 300 grammes, d'une rondelle de saucisson et d'une tasse de café noir.

Vers 20 heures, nous avons pu rentrer dans une chambrée pour y passer la nuit, plus tranquillement que la précédente, mais en dormant toujours sur une paille.

Le jour suivant, nous avons été interrogés dans un bureau situé dans une grande baraque située à l'extérieur du camp, près de la porte d'entrée. Nous avons été questionnés par des hommes en civil (nous avons appris que c'était la Gestapo du camp) sur le plan politique, religieux et du travail. Ces hommes nous ont dit que si nous étions corrects, il ne nous serait fait aucun mal, que nous devions accepter le nouvel ordre nazi. Nous avons aussi appris que nous avions une classification spéciale, la catégorie N.N., soit NACHT UND NEBEL (Nuit et Brouillard) à cause de notre opposition à l'armée allemande dans notre pays, que nous ne pourrions jamais écrire ni recevoir de lettres, ni des colis, ni avoir de contacts avec le monde extérieur.

Le lendemain, après l'appel du matin, nous avons été emmenés par des hommes de notre bloc à l'extérieur du camp, à quelques trois cents mètres de l'entrée et affectés à des travaux de terrassement, les uns avec des pelles et des pioches, les autres poussant des wagonnets pour l'évacuation des terres.

Nous avons ainsi fait la connaissance de "Kapos" allemands, en tenue de bagnard eux aussi, mais dont le triangle était vert. Le travail était particulièrement pénible d'autant plus que chaque fois qu'il

y avait un ralentissement, les Kapos criaient et frappaient certains d'entre nous parmi les moins actifs. On imagine mal que l'on puisse travailler et résister dans des conditions de vie pareilles, d'autant plus que celles du bloc n'étaient pas des meilleures non plus. Promiscuité gênante, humiliante, nourriture insuffisante, appels prolongés, cris, coups, repos perturbés.

A la fin du mois, beaucoup de camarades étaient diminués physiquement, démoralisés et les premiers décès ont eu lieu.

Entre-temps, nous étions sortis du bloc de quarantaine et certains camarades avaient été affectés à d'autres Commandos de travail et placés dans d'autres blocs, tandis qu'une trentaine de camarades avaient été transférés au camp de GUSEN, au bord du Danube, à quatre km de Mauthausen.

Nous avons été désignés pour ces Commandos de travail, quelques-uns (une minorité) en fonction de leur profession, les autres aux travaux de terrassement, de construction d'un mur, à la carrière ou à d'autres travaux épuisants.

Durant notre séjour en quarantaine, nous avons appris comment fonctionnait le camp de concentration de Mauthausen. La hiérarchie S.S., depuis le commandant (Lagercommandant) jusqu'aux responsables des Commandos de travail (Kommandoführer) et des blocs (Blockführer), tous ayant droit de vie et de mort, sans autres formes de procès, sur les détenus.

Nous avons appris que la hiérarchie interne du camp était l'apanage des droits communs, reconnaissables au triangle vert sur leur veste, sortis des prisons, criminels allemands, escrocs, voleurs, complètement à la solde des S.S. et ayant les mêmes droits sur les détenus politiques sur lesquels ils s'acharnaient souvent pour obtenir la faveur des S.S.

Parmi eux, un chef de camp (Lagerältester) un second et un secré-

taire (Lagerschreiber), des chefs de baraques (Blockältester) et puis les Kapos, c'est-à-dire des contre-maîtres ou des chefs d'équipe ayant la mission de faire travailler les détenus. C'était, pour la plupart, de sinistres bandits et ceux qui dirigeaient les Commandos de la carrière, de la construction ou des terrassements ne se privaient pas d'exercer leurs pouvoirs avec toute la brutalité requise. Il ne faisait pas bon d'être pris en point de mire par eux, car ils s'acharnaient alors sur les malheureux incapables de travailler, les frappant jusqu'à les mettre à mort sans être inquiétés ensuite.

Après notre affectation à un bloc déterminé, en fonction du Commando de travail, nous avons pu occuper un lit dans un ensemble de trois lits superposés, ayant 80 cm de largeur, garnis d'une paille de crins et d'une couverture. La discipline dans les blocs variait en fonction du chef de bloc, du secrétaire ou des Kapos et, là aussi, il ne faisait pas bon d'avoir été remarqué par l'un d'eux. Ceux-là étaient alors privés de nourriture, battus à coups de matraque, souvent au bas du dos ou sur la tête et nombreux sont ceux qui ont succombé à la suite de coups reçus.

L'appel du matin, de tous les blocs réunis, se faisait assez rapidement sur la place d'appel. Puis les Commandos de travail se formaient dans un grand brouhaha et souvent aussi sous les coups. L'appel de midi avait lieu soit au travail, soit au camp, pour ceux occupés à proximité.

L'appel du soir s'effectuait à nouveau sur la place d'appel, tous blocs réunis. Comptés une première fois par les chefs de blocs, puis par les Blockführer S.S., les prisonniers devaient rester au garde à vous jusqu'à ce qu'un gradé, le Rapportführer commande aux détenus de se décoiffer, et ils devaient rester immobilisés et très attentifs de façon à exécuter le commandement le plus parfaitement possible en faisant claquer

tous ensemble le béret sur le côté du pantalon.

En cas de mauvaise exécution, le salut pouvait être commandé à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il soit estimé bon. Ce genre d'appel pouvait alors durer des heures, quel que soit le temps. Dans ce cas, les S.S., les chefs du camp et des blocs s'énervaient, s'excitaient. On devait faire de la gymnastique et les coups pleuvaient encore sur nous.

Quand enfin on rentrait au bloc, il fallait filer doux et aussitôt après la distribution du pain et de la rondelle de saucisson, il fallait manger vite afin de se mettre au lit tout de suite pour essayer de récupérer la fatigue de telles journées.

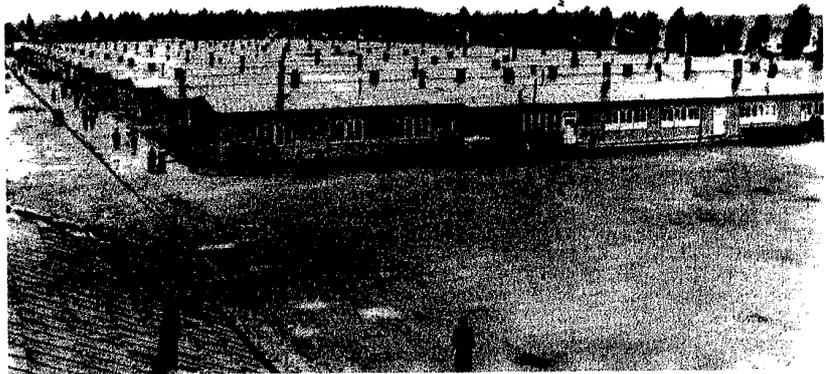
A ce train, vous imaginez que nombreux ont été les camarades qui n'ont jamais résisté et qui ont succombé assez rapidement.

Dans le courant du mois d'août 1942, il ne restait plus qu'une trentaine de camarades de notre convoi : les autres étant morts d'épuisement, ayant souffert de la faim, du manque de repos suite aux travaux exténuants ou à la suite de coups reçus, de blessures ou de maladies.

Nous étions donc quelques-uns à avoir résisté, grâce à des travaux plus légers, à l'abri des intempéries car les conditions de vie à l'intérieur du camp étaient les mêmes.

Nous eûmes simplement un peu plus de chance, pendant un certain temps du moins. Nous avions eu aussi des fortunes diverses, certains continuant à recevoir des travaux légers, d'autres plus lourds, d'autres encore étant transférés au camp de Gusen pour connaître, là aussi, des sorts variés, les uns travaillant dans une des carrières locales, à la construction d'une voie ferrée ou du mur d'enceinte, à l'entretien du camp, d'autres occupés à l'abri à l'exécution de travaux plus légers.

La captivité des rescapés de notre convoi allait encore être modifiée



107. Vue du camp de Dachau.

par la suite, quelques-uns étant transférés au camp de Natzweiler, en Alsace, où on rassemblait des N.N. survivants (on n'a jamais su pourquoi) et aussi à Dachau et à Allach où après des moments difficiles, mais moins pénibles qu'à Mauthausen et à Gusen, nous avons été libérés les 29 et 30 avril 1945, tandis que ceux restés à Mauthausen, étaient libérés le 7 mai.

Du transport de Breendonck du 8 mai 1942, nous n'étions plus qu'une quinzaine de rescapés.

Je vous laisse le soin de tirer les conclusions de cette hécatombe, en vous rappelant que sur 200.000 prisonniers comptabilisés à Mauthausen et dans les camps annexes dépendant de ce lieu sinistre, plus de 100.000 ont succombé.

Ceux qui sont revenus ont eu chacun leur histoire, ont accompli des parcours différents.

Certains ont laissé des témoignages mais ils n'ont pas tout dit par pudeur, parce que tout ne peut être exprimé, alors qu'il reste pourtant tant à dire sur les camps nazis.

Peut-être devrions-nous en dire davantage aujourd'hui ?

Si vous m'interrogez après avoir lu ce qui précède, je vous raconterai peut-être mon parcours ou celui qui m'est bien connu de certains camarades, non pour en tirer vanité ou gloire, mais pour vous permettre de comprendre, éventuellement, comment certains ont

survécu à cet univers concentrationnaire nazi.

Pour que vous sachiez que la vie est parsemée d'embûches, de difficultés, de drames, qu'elle doit beaucoup au hasard, mais qu'il faut néanmoins vouloir se battre en toutes occasions afin de vaincre l'adversité et qu'il faut toujours garder confiance en l'avenir, même si le bout du tunnel vous paraît lointain.

108. Partition musicale "Les chants du monde", "Si je ne reviens pas...", composée par Rémy Gillin à Mauthausen.

